

XYZ. La revue de la nouvelle



Matin d'hiver

Louise Paquette

Number 43, Fall 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4489ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paquette, L. (1995). Matin d'hiver. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (43), 33–38.

Matin d'hiver

Louise Paquette

Dimanche matin, il fait froid. Dehors, aucun vent ne souffle. C'est un matin tranquille comme seuls les dimanches en ont. La rue est blanche, elle est recouverte d'une croûte de neige durcie sur une fine couche de glace. Ici, la ville ne met pas d'abrasif, elle réserve son précieux sel pour les grandes artères, pour les rues animées. Ici, on se contente de déblayer la rue en mettant la neige de chaque côté, sur les terrains.

Madame Lafleur a ouvert son rideau du salon. Comme tous les matins, elle s'assoit face à la fenêtre et en se berçant, elle boit son café. Elle regarde dehors. Sa maison qui est située tout au fond de la rue lui donne une vue imprenable sur tout ce qui se passe.

Depuis maintenant plus de trente ans qu'elle y habite, cette rue est devenue plus qu'une adresse sur son courrier ou sur son porte-clés, elle est devenue une partie de sa vie, de son histoire. Avec les années, le sentiment d'être chez soi a occupé de plus en plus d'espace, il a dépassé la maison et le terrain qui l'entoure pour s'étendre à la grandeur de la rue. Avec le temps, à force de la regarder, d'en connaître chaque arbre, chaque maison, chacun des parterres et des jardins ainsi que les gens qui y vivent, la rue a fini par lui appartenir. Elle est devenue vivante, présente et rassurante comme une vieille amie, son humeur changeant au gré des saisons, tantôt chaleureuse, ou apaisante certains soirs d'été, tantôt froide et venteuse, mais jamais inhospitalière.

Madame Lafleur boit son café, tranquillement, à petites gorgées. Elle regarde dehors. La blancheur de la neige l'émerveille encore, peut-être même plus qu'avant, comme si en vieillissant, la beauté devenait encore plus belle.

C'est le privilège des villes pas trop grandes que d'avoir de ces rues tranquilles qui restent blanches tout l'hiver. La neige qui brunit en durcissant, qui noircit au fil des jours, c'est pour les grandes villes, pour les rues importantes, ces rues où chacun passe, s'affaire et s'agite, ces rues bruyantes où tous les visages sont inconnus.

Madame Lafleur regarde madame Poirier et sa fille aînée Émilie, douze ans, sortir de leur maison. Elles se préparent à partir. Elles sortent leurs skis pour les fixer sur le toit de l'auto. Par la fenêtre, monsieur Poirier leur fait signe de la main. Il reste à la maison avec les deux plus jeunes, Sophie et Éric, tous deux non encore initiés aux joies du ski.

Monsieur Belmont sort de chez lui pour sa promenade quotidienne. Sa maison de pierre grise est située juste en face de celle de madame Lafleur. Bien emmitoufflé dans son manteau de castor, son foulard rouge jusqu'au nez, sa canne à la main, il a le pas bien alerte pour soixante-douze ans. Il se dirige vers la rue Marcoux. Comme à chaque matin, il se rend au Café Biron, pour lire son journal et prendre un café servi par madame Lemire, la belle-fille de la propriétaire.

Madame Biron, la propriétaire, est maintenant trop âgée pour servir la clientèle, elle se contente de rester assise à une table près du comptoir et de faire la conversation avec les vieux habitués. Monsieur Belmont est l'un de ceux-là. Il aime bien, de temps en temps, les discussions vives et bien senties. Il prend plaisir à faire fâcher madame Biron, en lui parlant de politique, des « maudits libéraux », comme il les appelle, de la souveraineté du Québec et de ce peuple qu'il ne comprend plus.

Pendant que monsieur Belmont discute de politique au café Biron, monsieur et madame Auclair sortent de chez eux. Leur maison en bardeaux blancs est la plus grande et la plus vieille maison de la rue. Ils y habitent depuis près de quarante ans.

C'est dans cette maison que madame Auclair a élevé leurs sept enfants, pendant que monsieur Auclair voyageait onze mois par année, à travers le Canada, pour la compagnie de che-

min de fer. Le douzième mois, plutôt que de revenir parmi les siens, il poursuivait sa route encore plus loin. Il a visité ainsi presque toute l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique. De tout le voisinage, c'est certainement lui qui a voyagé le plus. Pourtant, ses voyages ne l'ont pas beaucoup changé. Son visage a conservé un air timide et réservé, il continue de ressembler à celui des petites gens peu instruits. Ses yeux ternes cachent bien cette flamme qui, toute sa vie, l'a poussé à aller voir ailleurs pour savoir, pour comprendre. Maintenant, il est trop vieux pour voyager, il en a perdu le goût aussi. Il a compris qu'il ne trouverait rien, que ce qu'il cherchait n'existait pas. Maintenant, il a accepté de ne pas savoir.

Monsieur et madame Auclair se hâtent vers l'église. Ils marchent en cadence, d'un même petit pas rapide et saccadé. Elle a mis son manteau de fourrure, toujours le même. Lui, il porte son manteau du dimanche et un chapeau d'homme, comme on en voyait autrefois, un chapeau qui ne couvre que le dessus de la tête, laissant les oreilles découvertes. Mordues par le froid, elles sont toutes rouges. La messe de neuf heures va commencer bientôt. Le couple ressemble à n'importe quel vieux couple, deux solitudes qui ont depuis longtemps cessé de chercher à s'entendre. Maintenant, plus qu'autrefois, ils se contentent d'être ensemble. Ce silence qui avant les éloignait, aujourd'hui, les unit et les rassure.

Pinard, le chien des Robitaille, s'arrête un instant pour les regarder passer, puis il continue sa promenade, en laissant de-ci de-là quelques traces jaunâtres sur la neige. Il aperçoit Martine, treize ans, qui dépose, dans les boîtes aux lettres des abonnés, le journal du dimanche. Il court la rejoindre en agitant joyeusement la queue.

Madame Lafleur regarde monsieur Poirier sortir avec ses deux jeunes enfants. Tous les trois commencent à faire des boules de neige. Ils poussent et font rouler des amas de neige. Des boules se forment, elles grossissent, elles deviennent énormes. Le plus petit, Éric, se laisse tomber dans la neige en riant. Sa

sœur, Sophie, soulève avec difficulté une grosse boule. Elle empile deux boules, l'une sur l'autre. Leur père les regarde. Madame Lafleur pense qu'il a le regard attendri et qu'il est heureux d'être avec ses enfants.

Madame Lafleur se dit que cela fait bien longtemps qu'il n'y a pas eu de bonshommes de neige devant sa maison à elle, bien des années, pense-t-elle. Elle se sent triste soudainement, triste de souvenirs lointains. Elle revoit une petite fille, habillée en rouge, qui joue dehors, juste devant la fenêtre du salon, qui s'amuse à faire un village de bonshommes de neige, comme elle disait. Une petite fille rieuse, si pleine de vie, qui a laissé des souvenirs d'une douloureuse douceur. Depuis, le bonheur a un goût amer. Madame Lafleur se lève pour aller remplir à nouveau sa tasse de café.

Elle revient s'asseoir, elle se berce. Elle boit son deuxième café, tranquillement, à petites gorgées. Elle sort un étui à tabac, puis elle se roule une cigarette. C'est une habitude qui date du temps où son mari était encore là. Il roulait leurs cigarettes pour tous les deux. Après sa mort, elle a continué. Elle allume la cigarette, c'est la première de ses trois cigarettes quotidiennes. Elle aspire une longue bouffée, un léger sourire flotte sur ses lèvres. L'odeur âcre du tabac brun se répand dans le salon, se mélangeant à l'arôme du café. Madame Lafleur se dit qu'après tout, la vie a été bonne pour elle. Les souffrances d'autrefois sont disparues, laissant à la place des souvenirs pleins d'une bienveillante tristesse.

Madame Lafleur voit monsieur Belmont revenir de sa promenade. Il s'arrête pour parler à monsieur Poirier, les deux enfants l'appellent et lui montrent leur gros bonhomme de neige. Ils lui lancent des boules de neige. Monsieur Belmont rit. Il les menace de sa canne. Les enfants courent se cacher derrière la maison. Monsieur Belmont reprend sa route. Sa maison n'est pas loin, juste à côté, en fait.

Avant d'entrer chez lui, monsieur Belmont secoue ses pieds pour y enlever la neige. Madame Lafleur sait qu'il va ressortir en

fin d'après-midi, après sa sieste quotidienne. Il viendra chez elle prendre une tasse de thé. Elle sait aussi qu'en écoutant Brahms, ou peut-être Schumann, ils causeront, assis face à la fenêtre du salon en regardant dehors.

Ils parleront des nouvelles du jour, de celles qu'il a lues dans le journal du matin et de celles qu'elle a entendues à la radio, en déjeunant. Ils causeront des faits divers, s'attardant surtout aux drames familiaux, analysant et essayant de comprendre pourquoi tant de douleur et de violence, s'apitoyant sur le sort des victimes, surtout sur celui des enfants.

Puis, ce sera le moment d'aborder leur sujet de prédilection, soit l'improbable mais combien indispensable souveraineté du Québec. Encore une fois, ils en discuteront, se donnant raison l'un l'autre, cherchant dans l'actualité quotidienne des événements démontrant les vices du régime politique actuel, manifestant encore de la surprise de constater la nature indécise et défaitiste du peuple et se répétant encore les mêmes arguments à la défense de leur rêve.

Madame Lafleur sait aussi qu'elle roulera deux cigarettes et qu'ensemble ils fumeront. Ce sera sa deuxième cigarette de la journée.

La neige commence à tomber, une belle neige à gros flocons qui tombe lentement. C'est beau. Madame Lafleur pense qu'elle est bien chanceuse d'habiter une si belle rue, une rue qui vieillit si bien. Elle voit monsieur et madame Auclair revenir de l'église. Ils sont accompagnés de madame Chaput. Ils marchent plus lentement qu'à l'aller. Madame Auclair et madame Chaput sont en grande conversation. Elles se connaissent depuis toujours.

Madame Lafleur les regarde. Elle se demande ce que devient la fille cadette des Chaput. Elle était tombée en amour avec un homme recherché par la police. Il a été trouvé coupable de complots et de détournements de fonds. Pour le retrouver, la police avait interrogé les voisins en leur montrant une photo. Madame Lafleur avait tout de suite reconnu le nouvel ami

d'Isabelle Chaput, mais elle n'avait rien dit, incertaine de ce qui convenait de faire. Quelques jours plus tard, elle avait appris que l'homme avait été arrêté. Isabelle a eu beaucoup de peine. Avant, elle passait souvent voir madame Lafleur, depuis cette histoire-là, elle ne vient plus.

Madame Lafleur se lève, elle va porter sa tasse vide à la cuisine. À la porte, en arrière, un léger bruit se fait entendre. Elle ouvre et laisse entrer sa chatte grise. Elle lui sert à manger, puis elle va s'installer à sa machine à écrire, prête à commencer sa journée de travail. Aujourd'hui, dans son agenda, elle a écrit en lettres noires : « concours de nouvelles, thème libre, sept à dix pages ». Elle hésite quelques secondes, puis elle se met à écrire.

Dimanche matin, il fait froid. Dehors, aucun vent ne souffle. C'est un matin tranquille comme seuls les dimanches en ont. La rue est blanche, elle est couverte d'une croûte de neige durcie sur une fine couche de glace. Ici, la ville ne met pas d'abrasif, elle réserve son précieux sel pour les grandes artères, pour les rues animées. Ici, on se contente de déblayer la rue en mettant la neige de chaque côté sur les terrains.

Madame Lafleur a ouvert son rideau du salon. Comme tous les matins, elle s'assoit face à la fenêtre...